Revue des études arméniennes 1(1920).

LES ORIGINES MÉDIÉVALES DE LA QUESTION ARMÉNIENNE,

PAR

J. LAURENT,
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE NANCY.

C'est au moyen âge que le peuple arménien a subi les bouleversements et les migrations dont les conséquences pèsent encore lourdement aujourd'hui sur sa destinée. C'est depuis le moyen âge que ses affaires se sont tellement embrouillées qu'il est prudent de ne point parler de l'Arménie sans préciser d'abord la situation du pays, le caractère de ses habitants, les révolutions essentielles de leur histoire et ce qui constitue l'originalité de leur civilisation. On comprendra mieux ensuite l'esquisse rapide de leurs relations avec les Musulmans (Arabes et Turcs), avec les Byzantins et avec les Croisés. Il convient aussi de définir les termes employés pour désigner les localités, les personnes et les institutions; il faut planter comme le décor du drame (car c'en est un, et terrible) qu'est l'histoire arménienne et indiquer, avec son cadre physique, les limites extrêmes du temps où nous le prenons; tel quel, il est d'un intérêt très réel et très poignant.

I

N'empêche qu'on l'ignore aussi complètement que possible. En Occident, la société la plus policée en est réduite, sur le peuple arménien, à des notions extrêmement vagues et très peu nombreuses. Que savons-nous au juste de l'Arménie? Ce que nous en avons appris à l'école; et c'est bien peu de chose, car nos manuels d'histoire ne sont pas très prolixes sur l'Arménie et sur les Arméniens.

En cherchant bien dans nos souvenirs d'écoliers, l'Arménie

nous apparait comme le pays de l'Arche de Noé, descendue, lors du déluge, sur l'Ararat, qui est bien en Arménie : ce pays est donc, suivant cette tradition, comme le second berceau de l'humanité, puisque c'est de lui que sont partis Noé et les siens, pour recommencer sur la terre ce qu'avaient si bien fait avant eux Adam et Ève, au sortir du Paradis terrestre. Puis l'humanité, comme les enfants, oublie vite son berceau et, dans nos mémoires, l'Arménie s'efface et disparaît pour des siècles.

C'est néanmoins sans étonnement que nous la retrouvons lorsque les Romains se heurtent à elle. Et les noms de Mithridate, roi de Pont, et de Tigrane, roi d'Arménie, surgissent dans nos souvenirs comme ceux de souverains puissants et redoutables. Leurs peuples eurent alors, dans l'histoire du monde, un rôle actif, qui est assez connu de nous tous, grâce surtout au génie de notre Corneille et de notre Racine. Mais nous ne songeons pas d'ordinaire à rechercher ni à comprendre pourquoi ces peuples occupent si peu de place dans nos histoires, en dehors de cette période où ils parurent, pour leur malheur, au premier plan de la scène humaine.

Car pour nous, après Mithridate, après Tigrane, après les rois d'Arménie, enfermés dans Alexandrie par la souveraine qui perdit Pompée, ou reçus triomphalement à Rome par l'empereur, après Polyeucte et les martyrs de Mélitène, après Tiridate et sa conversion au christianisme au temps de Constantin, l'Arménie disparaît de nouveau, et définitivement cette fois.

Peut-être savons-nous encore qu'il y eut au temps des Croisades, sur les rives de la Méditerranée orientale, des souverains qui portèrent le titre de rois d'Arménie. Mais c'est bien là le dernier souvenir qu'évoque en notre mémoire ce que nous avons pu apprendre dans les livres courants sur l'Arménie.

Son nom du reste n'est point banni de notre vie actuelle : des commerçants, en quête, pour leurs produits, d'une étiquette sonore, harmonieuse et quelque peu étrange, affublent volontiers du nom d'Arménie ou d'Arménien des papiers odorants, des flacons mystérieux, des pâtes ou des pilules.

Le nom d'Arménie a résonné aussi à nos oreilles dans des circonstances plus tragiques : personne n'a oublié la campagne mémorable qui a mené récemment les armées russes de Kars à Erzeroum, ni leur prompt retour vers leur pays, ni leur abandon de l'Arménie.

C'est aussi à l'Arménie, mais à une Arménie plus lamentable

et plus sanglante encore, que nous ramènent ces massacres qui ont tant de fois rendu tristement célèbres les noms de Samsoun, de Trébizonde, de Diarbékir, d'Adana ou de Constantinople, cités parmi beaucoup d'autres.

Et c'est encore l'Arménie qui s'impose à notre conscience lorsqu'arrive jusqu'à nos oreilles cette plainte douloureuse : « De toutes les nations auxquelles vous avez promis la liberté et la délivrance, serai-je donc la seule condamnée à rester sous le joug? parce qu'on m'a décimée, mes services et mes souffrances vont-ils être oubliés? accepterez-vous, peuples chrétiens, que le crime devienne pour l'assassin un argument valable contre sa victime? »

II

De ces lamentations actuelles, tout comme des réminiscences tirées de nos souvenirs d'études ou de ceux de notre vie, il apparaît nettement qu'on rencontre les Arméniens en des groupes, que le massacre systématique lui-même n'a pas pu supprimer, depuis la mer Noire et la Transcaucasie jusqu'à Constantinople, en passant par Adana et par la Cilicie. Les Arméniens ne sont donc pas un peuple ordinaire, car l'ensemble des pays qu'ils habitent actuellement ne peut pas former un tout bien lié, doué d'une forte cohésion et très facile à identifier et à déterminer sur une carte; et il est plus compliqué encore d'indiquer clairement sur le papier les positions successives occupées en Asie occidentale par les différents États que les Arméniens ont formés ou régis à travers les âges.

Il y a, il est vrai, une contrée qu'on appelle Arménie depuis les origines de l'histoire écrite, et sur la situation de laquelle on n'a jamais varié. C'est le pays qui s'étend, de l'Ouest à l'Est, depuis la rive gauche de l'Euphrate, en face de Mélitène, jusqu'au confluent du Kour et de l'Araxe, tout près de la mer Caspienne; et, du Sud au Nord, depuis le Tigre, vers Djézireh ibn Omar, jusqu'au Kour, vers Tiflis.

Cette définition générale de l'Arménie est restée constante depuis l'antiquité jusqu'à nos jours : c'est à peu près celle d'Hérodote, le père de l'histoire; c'est exactement celle des géographes et des savants romains, qui s'appellent Strabon, Pline et Ptolémée; c'est celle du byzantin Procope, celle des écrivains

du moyen âge; c'est encore celle des auteurs modernes, qu'ils soient orientaux ou occidentaux, qu'ils soient arméniens ou des hommes d'une autre nationalité.

Mais le pays qu'on définit ainsi à travers les âges n'est pas un État : c'est une expression géographique. Sans doute il est arrivé aux Arméniens de vivre indépendants et sous leurs propres chefs dans tout ou partie de cette contrée. Même lorsqu'ils ont perdu leur autonomie, lorsqu'ils ont été partagés entre deux ou trois puissants voisins ou lorsqu'ils ont en masse quitté ce pays pour aller vivre ailleurs à leur guise, le territoire qui est à l'Est de l'Euphrate n'en a pas moins continué à porter le nom d'Arménie pour ceux qui l'exploitaient, Grecs et Romains dans l'antiquité, Byzantins, Perses, Arabes et Turcs, au moyen âge, Perses, Turcs et Russes dans les temps modernes. L'Arménie que nous venons de définir désigne donc bien pour tout le monde une partie précise du sol de l'Asie occidentale.

Mais à ce territoire ne sont obligatoirement liés, à cause de ce nom, ni le sort des Arméniens, ni l'existence d'un état politique dénommé Arménie.

Et la preuve, c'est que cette Arménie des sources de l'Euphrate et de l'Araxe porte plus précisément le nom de Grande Arménie. C'est donc qu'à côté de cette Grande Arménie, il en existe une plus petite. En effet, le nom de Petite Arménie a été donné aux pays arméniens situés à l'Ouest de l'Euphrate et dont la géographie, l'histoire et la religion ont fait un groupe distinct de ceux qui sont à l'Est de ce fleuve.

Il faut toutefois observer que ce nom de Petite Arménie a désigné, suivant les époques, des pays différents; il importe, lorsqu'on l'emploie ou lorsqu'on le rencontre, de ne pas oublier, sous peine d'erreur ou de confusion, la succession dans le temps de ses diverses acceptions topographiques. Restreint d'abord, pour les Grecs et pour les Romains, aux hautes vallées du Lycos et de l'Halys (deux tributaires de la mer Noire) et à celle de l'Euphrate, en leur voisinage, il a gagné vers le Sud avec le temps. A partir du VII[e] siècle, on l'a donné à toute la région montagneuse comprise entre Mélitène et Césarée de Cappadoce; puis il s'est appliqué aux pentes méridionales du Taurus, à la plaine de Cilicie et au royaume arménien qui s'est fondé dans ces parages au XI[e] siècle. Si bien que le nom de Petite Arménie a désigné, suivant les âges, des régions différentes, comprises entre la mer Noire et la Méditerranée.

Il faut en outre considérer que le mot Arménie, n'a pas une localisation beaucoup plus certaine et plus constante, lorsqu'au lieu de s'appliquer à une région il désigne un État politique. Car l'État arménien a changé plusieurs fois de place dans le territoire que nous venons d'envisager. Au cours du moyen âge, par exemple, nous le rencontrerons au cours du IXe siècle constitué entre les deux lacs de Van et de Sévan, pour le retrouver au XIIe sur les bords de la Méditerranée, après l'avoir vu dans l'intervalle occuper divers emplacements dans le Taurus et transporter sa capitale de Sébaste à Césarée, à Tzamentav, à Marach, à Késoun, à Samosate ou à Edesse. Depuis lors, les Arméniens ont complètement perdu leur indépendance et même leur organisation politique; ils se sont dispersés aux quatre coins du monde: ils ont cessé d'être les habitants principaux et les plus nombreux dans les pays qui ont été autrefois les centres de leur puissance et de leurs royaumes. Si bien qu'on a pu prétendre que les Arméniens, tout comme les Juifs, n'avaient plus de patrie.

Nous allons voir qu'ils en ont bien une, en résumant ce que fut pendant trois cents ans la vie malheureuse et vagabonde de ce peuple errant, et en rappelant les principales misères que lui infligèrent, du IXe au XIIe siècle, les Byzantins, les Arabes, les Turcs et les Croisés.

Toute cette histoire est mal connue. Cela tient avant tout à ce que les puissants voisins de l'Arménie, ayant surtout été ses bourreaux, se sont bien gardés de nous raconter en détail la série des souffrances qu'ils ont infligées à leur victime. C'est aussi la conséquence de l'isolement et de la paresse intellectuelle où se sont trop longtemps complus les Arméniens. Pendant des siècles leur patriotisme s'est contenté (et à fort peu de frais) de leur propre langue; ils n'ont cherché ni à écrire leur histoire dans un idiome plus accessible aux autres peuples, ni à inciter les étrangers à apprendre la leur, en se donnant une littérature, à laquelle l'art aurait conféré une valeur universelle; ils n'ont guère écrit que de sèches chroniques ou d'interminables discussions religieuses. En conséquence, personne, ou presque, ne s'est donné la peine d'apprendre leur langue pour les lire; et même personne, ou presque, n'aborde les traductions qui ont été faites depuis cinquante ans, en diverses langues européennes, et notamment en français, des principaux auteurs arméniens.

L'Arménie ne tente donc guère la curiosité : on ignore sa litté-

rature; on ne sait pas que sa civilisation, intéressante en elle-même, l'est aussi pour nous, et que son architecture a eu sur celle de l'Occident une influence considérable, à peu près insoupçonnée jusqu'ici. On ne s'inquiétait presque pas, jusqu'à hier, de l'histoire d'un peuple qui ne comptait plus au rang des nations. Et même aujourd'hui, plus d'un se demande de quelles forces internes dispose encore le peuple arménien, s'il a bien le droit de troubler les calculs égoïstes par la question importune de son existence et de son sort; et s'il vaut la peine qu'on lui rende, comme à d'autres peuples martyrs, une place indépendante parmi les nations. On méconnaît au besoin le rôle important que les Arméniens ont joué dans l'histoire; on ne voit pas qu'ils ont prolongé la vie de l'empire grec, qu'ils ont permis le succès de la première Croisade, et que leur existence même, à travers de longs siècles de luttes et de misères, est une preuve insigne de vitalité en même temps qu'un drame historique du plus haut intérêt.

Car la vie des Arméniens au moyen âge a été particulièrement fertile en catastrophes et en péripéties de toutes sortes. Nul peuple n'a connu une destinée plus tourmentée que la leur.

III

Ils habitaient cependant un pays hérissé de montagnes élevées, où ils auraient pu vivre en paix et en pleine prospérité dans les nombreuses et belles vallées qui le parcourent. Ce sont, vers l'Ouest, celles des deux bras de l'Euphrate; au Sud, les vallées des nombreux affluents du Tigre; à l'Est, le pays des lacs de Van et d'Ourmiah; au Nord, les riches plaines arrosées par l'Araxe, le Kour et le Tchorokh. Partout les céréales, la vigne et les arbres fruitiers poussent abondamment; les prairies nourrissent des troupeaux de grand et petit bétail. Les produits de la chasse et de la pêche y sont considérables. Et le sous-sol donnait, sans trop de peine, en bien des endroits, du sel; vers le Nord, de l'argent et du pétrole. Le commerce de transit était aussi une source de grands revenus pour l'Arménie : c'est par les vallées de l'Euphrate et du Tchorokh, continuées par celles du Kour et de l'Araxe ou par le pays de Van, que les marchandises se transmettaient directement entre Byzance ou la mer Noire d'une part, et, d'autre part, les pays de la Caspienne et de l'Iran. C'est

encore par l'Arménie que devait passer tout le commerce qui se faisait par le Tigre et ses affluents entre le golfe Persique, l'Irak, Bagdad, Mossoul et la mer Noire, le Caucase et les pays du Nord. La richesse et les ressources de l'Arménie étaient donc considérables.

Elles augmentèrent les convoitises de tous ses voisins, déjà excitées par l'importance stratégique du pays. Pour son malheur, l'Arménie, de par sa situation géographique, a toujours été entourée d'États considérables, qui tous désiraient son territoire pour consolider leur frontière. Les maîtres de l'Occident ne pouvaient se résigner à laisser à leurs voisins de l'Est ce haut pays, d'où il était facile, par les vallées de l'Euphrate, de pénétrer en Asie Mineure. Les puissances de l'Est et du Sud à leur tour ne se trouvaient pas en sécurité tant que leurs voisins de l'Ouest pouvaient à leur gré, par ces mêmes vallées, se porter vers la Médie et l'Iran, ou bien vers la Mésopotamie orientale, en utilisant les principaux affluents du Tigre. Ils n'ont donc pas cessé de se disputer l'Arménie.

Elle ne put résister seule à aucun d'eux, mais elle trouva toujours auprès de l'un d'eux un appui pour repousser les attaques des autres. Le résultat fut que, jamais conquise absolument, jamais tout-à-fait indépendante, parfois partagée entre ceux qui se l'arrachaient, l'Arménie fut, dans la mêlée des empires sur cette frontière, l'enjeu perpétuel et le champ de bataille constant de leurs querelles. Sans cesse disputée entre les Romains et les Parthes ou les Perses, puis entre les Byzantins et les Arabes, foulée périodiquement par les armées considérables de ces grandes puissances, entraînée dans la lutte dont elle devait être le prix ou occupée à se garer des coups les plus rudes, l'Arménie a dû vivre sous les armes : elle n'a pas eu le loisir de développer ses revenus, sa richesse et sa civilisation. Toutes ses forces ont été absorbées par la défense de son existence nationale et par la préoccupation d'arracher au pillage les ressources matérielles nécessaires à la vie quotidienne.

Elle a du reste compromis elle-même par des guerres civiles toujours renouvelées ce que ses voisins lui laissaient de prospérité et de richesse. Car elle avait un état social fort semblable à celui de l'Occident : tout comme nos pays, l'Arménie fut en proie à la terrible plaie des guerres privées. Au-dessus du

peuple, qui labourait le sol et qui donnait à ses maîtres son travail, tous ses revenus et au besoin son sang; — au-dessus d'une bourgeoisie très clairsemée, qui se livrait, dans les rares bourgades dignes du nom de villes, au négoce et aux métiers, et que les seigneurs respectaient dans la mesure où ils avaient besoin de son intelligence et de son or; — à côté d'un clergé, enfermé dans des couvents innombrables et plus préoccupé d'arracher aux possesseurs du sol le plus possible de leurs biens que d'adoucir les mœurs et de policer leurs âmes; — vivait une noblesse de soldats, qui comportait plusieurs degrés dans sa hiérarchie quasi féodale, mais dont tous les membres ne prisaient que la force, ne rêvaient que de pillages et ne s'adonnaient avec passion qu'à la guerre.

La masse des hommes d'armes nobles, de ceux que nous appelons chez nous les simples chevaliers, n'étaient pas les plus dangereux : sans doute ils étaient l'instrument éventuel des tueries et des dévastations, mais ce n'était pas eux qui d'ordinaire les décidaient ou qui les dirigeaient; car ils dépendaient entièrement des seigneurs plus puissants auxquels ils avaient engagé leur foi.

Ce sont ces derniers qui se chargeaient de procurer constamment une sanglante besogne à leurs hommes d'armes. Possesseurs d'un canton plus ou moins étendu où ils étaient les maîtres du sol, les juges des habitants, les arbitres de l'impôt, les commandants de la force armée et les seuls détenteurs de toutes les forteresses, qui couronnaient les moindres pitons de ce pays accidenté, les nobles arméniens étaient sur leurs terres de puissants et redoutés seigneurs. Leur importance se mesurant à l'étendue de leurs domaines, ils avaient la préoccupation constante de les conserver d'abord et de les accroître si possible. Et, comme ils avaient sous la main la troupe dévouée, bien à eux, mais avide, de leur vassaux et de leurs soldats, ils ne résistaient pas souvent à la tentation, lorsqu'ils se croyaient les plus forts, de s'agrandir aux dépens d'autrui : les frères et les parents se disputaient les armes à la main l'héritage commun; les plus nobles barons profitaient de la mort ou de l'absence du voisin pour attaquer son domaine; la violence, la mauvaise foi et les passions les plus brutales présidaient d'ordinaire aux relations entre les grands et bouleversaient sans répit toute l'Arménie.

Une fonction pouvait élever un noble arménien au-dessus des autres, faire sa fortune définitive et celle de tous les siens : c'est

le commandement d'une province. Il comportait le droit de centraliser l'impôt levé par chaque seigneur sur ses domaines, et celui de commander, dans l'armée nationale, l'ensemble des troupes privées amenées par tous les princes de la contrée. Entre les mains d'un noble sans puissance, ce pouvoir était inopérant; lorsqu'il était remis à l'un des plus forts parmi les seigneurs du pays, il devenait pour lui une arme redoutable contre les autres princes possessionnés. Il était conféré soit par le chef indigène de l'Arménie, soit par le souverain étranger dont elle dépendait, c'est-à-dire au moyen âge, soit par l'empereur de Byzance, soit par le calife de Bagdad. Point n'est besoin d'expliquer comment un titre, qui pouvait être si utile, était brigué par de nombreux Arméniens, et comment la promesse de l'accorder ou la menace de le retirer fut, pour les maîtres de l'Arménie, une excellente arme contre l'infidélité possible des grands Arméniens et un moyen très efficace de maintenir leur domination sur le pays. Il suffisait d'utiliser les ambitions rivales pour diviser les Arméniens et pour les maîtriser avec le minimum d'effort. On pense bien qu'Arabes et Byzantins ne se firent pas faute d'opposer entre elles les familles en faisant passer le commandement des provinces de l'une à l'autre; il y eut plus d'une fois, pour le même coin d'Arménie, plusieurs prétendants au pouvoir, dont les luttes pour s'en emparer servaient surtout les intérêts des maîtres étrangers de l'Arménie.

Il vint un jour cependant où les circonstances favorisèrent pendant assez longtemps deux familles pour leur assurer une situation désormais hors de pair entre tous les nobles arméniens. Dans la seconde moitié du IXe siècle, les Ardzrounis devinrent les suzerains incontestés de toute l'Arménie du Sud et de l'Est, pendant que les Bagratounis acquéraient une situation semblable dans le Nord et dans l'Ouest de l'Arménie, et dans les pays qui l'avoisinaient de ce côté. L'Arménie allait-elle former définitivement deux États relativement forts, beaucoup plus redoutables chacun que la poussière féodale dont ils étaient composés et dont l'union, si elle se consolidait, porterait un coup décisif à la domination étrangère sur le pays? Ni les Arabes, ni les Byzantins n'entendaient qu'il en fût ainsi. Et l'incurable jalousie des Arméniens aida puissamment leurs ennemis à contrecarrer la réalisation de cette unité.

IV

L'action commença par les Arabes, qui, dans la seconde moitié du IX[e] siècle, étaient les suzerains de presque toute l'Arménie. Pour être bien sûrs d'empêcher la coalition possible des Bagratounis et des Ardzrounis contre leur domination, ils donnèrent en 886 au Bagratouni Achot, souverain du pays de Kars et d'Erivan, le titre de roi de toute l'Arménie, avec l'intention bien arrêtée, non point de renforcer l'union du pays, mais de la rendre impossible. Et leur calcul réussit à merveille : vingt ans après la fondation du royaume d'Achot Bagratouni, il y eut un roi Ardzrouni. Puis les cadets des Bagratounis et des Ardzrounis réclamèrent le même honneur, que le calife s'empressa de leur accorder : en quelques années, l'Arménie eut six rois. Son unité, que la victoire de deux familles sur les grands arméniens avait rendue probable dans la seconde moitié du IX[e] siècle, devint plus impossible que jamais dans la première moitié du X[e], parce que les princes de ces deux familles avaient reconstitué à leur profit, mais au détriment de leur chef, la féodalité et la division, que leurs ancêtres avaient eu tant de peine à détruire. Ce phénomène n'a pas de quoi nous surprendre : nous l'avons connu en France, où il a fait, tout comme en Arménie, la fortune, puis la faiblesse d'une famille; ce fut chez nous l'histoire des Capétiens jusqu'au XV[e] siècle.

Seulement en Arménie, lorsque le pays fut redevenu très faible et très divisé selon le vœu des Arabes, il se trouva que Byzance était prête à profiter de la situation pour dominer à son tour dans cette contrée. Plus habile que les Arabes, elle se mit à gagner les princes les plus faibles, qui étaient les plus rapprochés d'elle et qui étaient toujours sous la menace de leurs compatriotes plus puissants. Elle leur donna des titres, des dignités, des revenus; elle les attira à Constantinople; elle les installa sur son territoire; elle leur confia ses armées; elle fit d'eux des demi-sujets; elle se les attacha, plus encore par l'intérêt que par la reconnaissance. Si bien que, quand elle se décidait à annexer les domaines de l'un d'eux, il acceptait sans résistance un acte qu'il avait dès longtemps prévu et peut-être souhaité. Après quelques opérations de ce genre, Byzance se trouva la maîtresse de presque toute l'Arménie. Elle n'y parvint point en un jour, il

est vrai : elle a commencé l'annexion de l'Arménie par fragments au début du xe siècle et elle ne l'a terminée qu'au milieu du xie. La fin du moins fut très rapide; elle fut facilitée par l'invasion des Turcs Seldjoucides; en quelques années, Byzance put installer ses gouverneurs dans toute l'Arménie orientale, de Kars et d'Ani à Van et au Grand Zab.

Mais l'Arménie ne fut pas sauvée des Turcs par son annexion à Byzance : celle-ci dut, après une vigoureuse, mais très courte défense, leur abandonner le pays. Moins de vingt ans après leur annexion à l'empire grec, les Arméniens passèrent, et pour longtemps, sous le joug des Turcs, ceux du moins des Arméniens qui étaient restés dans le pays.

V

Car Byzance, en conquérant l'Arménie, y avait fait le vide : elle avait encouragé et précipité l'exode des Arméniens vers l'Ouest, exode commencé dès longtemps : depuis des siècles les Arméniens n'avaient pas cessé de se porter en masse dans l'empire grec.

C'est qu'ils avaient naturellement l'humeur vagabonde; dans la plus haute antiquité, ils avaient été commercer au loin. Au moyen âge, quand la nécessité et les mœurs les eurent réduits à n'être plus que des soldats, ils continuèrent à parcourir et à exploiter le monde; seulement, au lieu de lui demander des bénéfices comme autrefois, ils lui arrachèrent surtout du butin. Les aventuriers arméniens s'engagèrent au service des États qui les payaient bien et qui faisaient leur fortune. On pouvait compter sur leur dévouement tant qu'on les laissait piller et massacrer à leur guise : comme ils étaient chrétiens, ils mettaient après coup leur conscience en repos par quelque fondation pieuse, qui les raccommodait avec le ciel, en assurant en même temps la perpétuité de leur mémoire et de leurs bienfaits. Le plus célèbre monument de ce genre est le couvent d'Iviron ou des Ibères (comprenez des Arméniens de rite orthodoxe), au mont Athos, construit à la fin du xe siècle avec le produit de la dévastation la plus cruelle d'une grande partie de l'Asie Mineure, chrétienne et byzantine; elle avait été ravagée par les Ibères et par les Arméniens au service de l'empereur de Byzance, au temps de la révolte d'un de ses plus redoutables sujets.

Lorsque les Arméniens n'étaient pas contents du maître auquel ils s'étaient loués, ils passaient à l'ennemi en emportant la caisse; tel ce Bagratouni qui, réfugié dans l'empire et installé dans la ville de Poti qui lui fut accordée en fief, en partit au bout de six ans pour aller rejoindre les Arabes, après avoir enlevé le trésor public, volé les vases précieux des églises et mis toute la ville au pillage.

Le goût naturel des Arméniens pour les aventures ne fut pas la seule cause de leur émigration continue. A chaque génération beaucoup d'entre eux étaient chassés de leur pays par le droit d'aînesse, qui n'était pas inscrit dans la loi nationale, puisqu'on présidait au partage des domaines du défunt entre ses fils, mais qui résultait en fait de l'octroi au seul fils aîné de la souveraineté féodale sur toutes les possessions de la famille; armé de ce pouvoir, il s'arrangeait d'ordinaire pour réduire ses frères à la portion congrue; et ceux-ci n'avaient souvent d'autre moyen que l'exil pour échapper à la mort. C'est encore à l'exil et à l'émigration qu'étaient acculés tous ceux que les guerres civiles ou étrangères, si fréquentes en Arménie, privaient de leur héritage; tous ceux aussi que ne pouvait pas nourrir convenablement ce pays si riche, mais si régulièrement dévasté par les exigences des Arabes ou des Grecs, par les exactions de ses nobles ou par le passage et le choc perpétuel des armées.

Les Arméniens quittaient donc en grand nombre leurs pays pour aller chercher fortune ailleurs. Ils se sont dispersés dans toutes les directions; ils ont servi les Perses et même les Arabes; ils ont été s'installer partout où on les accueillait, depuis l'Egypte jusqu'à la Pologne. Mais c'est surtout l'empire byzantin qui avait leurs préférences, car beaucoup d'entre eux y faisaient une incroyable fortune. Dans d'autres pays, on leur donnait, comme à Byzance, des honneurs, des biens, des terres, même des gouvernements de province et des commandements d'armées; mais c'est à Byzance seulement qu'ils pouvaient arriver à la place suprême dans l'État. Quand les Arméniens surent que l'un d'eux s'était assis sur le trône impérial à Constantinople, le rêve d'imiter cet heureux compatriote hanta par milliers les aventuriers qui le suivirent et dont plusieurs parvinrent réellement à la même fortune que lui.

Les émigrés arméniens de plus humble condition ou de plus modestes désirs recevaient de Byzance le coin de terre qui leur

avait fait défaut dans leur pays. On les installait sur un fief dans la région voisine de la frontière arabe. Et là, moyennant le service armé et la surveillance des routes par où les invasions pouvaient venir, ils menaient la vie qui leur plaisait le mieux : beaucoup de horions à donner comme à recevoir, la chasse pour occuper les loisirs, des paysans pour cultiver les terres, une maison forte pour abriter la femme, les enfants et les biens, de temps à autre une grande expédition d'où l'on revenait chargé de gloire et de butin, il n'en fallait pas davantage pour attirer la masse des émigrants arméniens dans l'empire grec et pour l'y retenir par l'intérêt ; — mais non pour l'y attacher par le sentiment et par la reconnaissance.

VI

Car l'Arménien n'a jamais pu fraterniser complètement avec le Grec. Si haut qu'il soit monté dans l'empire, si grande qu'y ait été sa fortune, si dévoués qu'y aient été les services rendus par lui dans l'armée ou dans l'administration, l'Arménien n'est jamais devenu un Byzantin comme un autre : il a gardé, au moins pour lui et dans sa vie intime, sa langue, ses habitudes, son costume et sa religion nationale ; il s'est groupé avec les autres Arméniens, émigrés comme lui ; au lieu de s'helléniser en Grèce, il a arménisé les pays grecs où il s'est installé ; il est resté dans l'empire byzantin un élément étranger non assimilé et qui pouvait à l'occasion devenir dangereux.

Quand les Arméniens, parvenus au sommet de la hiérarchie grecque, fondaient sur leurs vieux jours le couvent ou l'église qui devait leur assurer bientôt l'indulgence divine, ils en fermaient soigneusement la porte, dans l'acte de fondation, au clergé grec dont ils se méfiaient grandement.

Ceux qui avaient reçu des fiefs militaires s'en absentaient pendant des années pour courir les aventures à leur profit. Pendant leurs vagabondages, l'empire restait désarmé contre les Arabes, dans les rangs desquels il n'était pas absolument rare de retrouver quelques-uns de ces Arméniens errants, singuliers vassaux de l'empire. Ailleurs, lorsqu'ils se trouvaient assez forts, ils assaillaient leurs voisins de nationalité grecque pour s'agrandir à leurs dépens ou pour mettre à leur place un de leurs compatriotes.

Un peu partout, ils avaient osé établir, à côté de l'évêque grec, en communion avec le patriarche de Constantinople, un évêque arménien spécial à leur confession et dont la présence insolite était particulièrement odieuse à l'Église, aux fonctionnaires et aux nationaux de Byzance.

N'avaient-ils pas aussi le front de soutenir à leurs voisins grecs dans l'empire qu'eux seuls avaient conservé, sur de nombreuses questions du dogme et du rituel, la véritable tradition de l'Église primitive; que la doctrine et les usages de l'Église grecque étaient sur plus d'un point de véritables hérésies ou tout au moins de bien dangereuses innovations; que leur autonomie religieuse était d'institution apostolique et par conséquent indiscutable; et qu'ils n'avaient à recevoir du patriarche de Constantinople ni ordres ni leçons.

De pareils procédés exaspéraient les Grecs, qui ripostèrent de la même façon. L'empereur confisqua les fiefs des Arméniens en rupture de ban; il pourchassa maintes fois les évêques arméniens, qui prenaient le titre épiscopal d'une ville de l'empire; il lui arriva même de vider un jour tous les couvents de l'Amanus, au Nord d'Antioche, d'ôter le froc à tous leurs moines pour leur imposer la casaque et l'épée du légionnaire byzantin. A la suite et avec l'aide d'empereurs si bien disposés à faire leur devoir, le clergé grec poursuivait par tous les moyens la soumission religieuse des Arméniens dissidents; quand les homélies ne suffisaient pas à les convertir, on les retenait en prison, on les emmenait à Constantinople, on les harcelait de discussions théologiques devant le synode patriarcal; au besoin on avait recours à la confiscation, aux menaces et aux voies de fait.

Le résultat de relations si peu cordiales fut déplorable : les Arméniens réfugiés dans l'empire se prirent pour les Grecs d'une haine vigoureuse, qui leur fut rendue par leurs hôtes. On ne la vit pas trop se traduire dans les faits tant que l'empire fut puissant et que les Arméniens y vécurent en une minorité relativement faible.

Mais quand l'annexion à l'empire au xi[e] siècle de toute l'Arménie orientale eut amené sur le territoire grec les rois Ardzrouni ou Bagratouni de Van, d'Ani et de Kars; quand Byzance eut commis l'imprudence d'installer ces fugitifs, qui ne l'ai-

maient pas et dont elle ne fit rien pour regagner les cœurs, dans les pays d'Asie Mineure ravagés et rendus déserts par les guerres contre les Arabes; lorsqu'elle leur eut donné le gouvernement des régions comprises entre Mélitène, Tarse, Césarée et Sébaste, où les Arméniens étaient depuis longtemps de plus en plus nombreux; ceux-ci reconstituèrent dans les montagnes du Taurus et de l'Anti-Taurus des États arméniens tout aussi autonomes et encore plus hostiles aux Grecs que ceux qu'ils avaient perdus dans la région des sources de l'Euphrate.

Aussi, quand l'invasion des Turcs Seldjoucides devint menaçante, quand ils eurent pris à Manzikert en 1071 l'empereur de Byzance Romain Diogène, quand ils purent à leur aise envoyer leurs hordes dévastatrices par toute l'Asie Mineure, les Arméniens, au lieu de défendre l'empire, commencèrent par se séparer de lui et par se venger des Grecs.

Bien peu d'Arméniens pourtant poussèrent l'aveuglement de la haine jusqu'à guider les Turcs dans leurs terribles méfaits contre les chrétiens de l'Asie Occidentale. Mais ils ne purent pas se tenir de tirer de ceux qui les avaient persécutés une cruelle vengeance. Ils chassèrent tous les Grecs des pays du Taurus, de Cappadoce et de Cilicie, dont ils restèrent les seuls maîtres. Ils cessèrent de se considérer comme les sujets de l'empereur. Ils forcèrent le clergé byzantin à prendre à son tour le chemin de l'exil. Leur roi même, l'ancien roi d'Ani, infligea au métropolitain grec de Césarée une terrible mort : il le fit enfermer dans un grand sac avec un énorme chien, que ce malheureux avait appelé Armen, et l'on donna de grands coups sur le sac jusqu'à ce que les hurlements du chien et les cris de douleur de son maître eurent cessé. Cependant le roi d'Arménie, en homme pratique, faisait enlever tous les biens du défunt métropolitain par ses soldats, auxquels il accordait en outre la suprême satisfaction de pouvoir violenter les plus nobles dames grecques de la ville et des environs. Et le clerc arménien, qui nous a raconté ces horreurs, était si aveuglé par sa haine contre les Grecs, qu'il n'a pas trouvé nécessaire de clore son récit par un mot d'excuse pour son roi ou de pitié pour ses victimes.

Voilà comment, à l'heure du danger, lorsque les Turcs Seldjoucides enlevèrent l'Asie Mineure à l'empire grec, Byzance, au lieu de trouver des défenseurs dans les Arméniens qu'elle avait établis sur son territoire, les vit se dresser centre elle et contribuer au succès de ses féroces adversaires.

VII

Les Arméniens n'allèrent pourtant pas jusqu'à se donner aux Turcs : en même temps qu'ils abandonnaient les Grecs et qu'ils affaiblissaient par cette trahison la défense chrétienne de l'Asie Mineure, ils se retranchaient dans les vallées les plus escarpées du Taurus, où ils réussirent à tenir en respect les premiers flots de l'invasion Seldjoucide. Ils eurent ainsi la possibilité de négocier avec le sultan des Turcs une capitulation qui, moyennant un tribut, le service armé et la reconnaissance de la suzeraineté turque, leur laissa leurs chefs, leurs armes, leurs villes et leurs forteresses, leur organisation politique et sociale, leur religion et leur clergé. Ils purent même se féliciter pendant un temps d'avoir changé de maîtres. Ils se trouvèrent bientôt dominer d'Arsamosate et de Karpout, au delà de l'Euphrate, jusqu'à Tarse en Cilicie, avec en outre, dans une région plus méridionale, les villes importantes d'Antioche, d'Édesse et de Césarée sur l'Oronte. Ils avaient alors pour chef unique un certain Philarète, qui avait réussi à remplacer leurs anciens rois, lorsqu'ils furent morts entre 1078 et 1080, à supplanter et à soumettre leurs autres chefs; sous lui, ils durent avoir un moment l'espoir de refaire sur cette terre d'exil un puissant État arménien et l'illusion d'avoir retrouvé une patrie capable de vivre et de se faire respecter.

Mais ce n'était qu'une illusion et qui ne dura pas longtemps. Les premiers coups furent portés à la nouvelle Arménie par les Arméniens eux-mêmes; ils furent incapables de se débarrasser de leur vieille habitude de se diviser et de se combattre, ils ne surent pas rester groupés pour être forts. Philarète vit ses meilleurs lieutenants braver son autorité dans leurs donjons, une partie du clergé le traiter en aventurier et en hérétique, les Arméniens restés dans la Grande Arménie user de leur influence sur les Arméniens ses sujets pour le combattre. Les Turcs n'eurent qu'à se présenter pour achever d'abattre sa puissance : on leur livra Antioche; Philarète se remit entre leurs mains, d'où il ne sortit plus; et les Arméniens de l'État qu'il avait fondé furent partagés entre plusieurs chefs nationaux.

Ils durent, pour vivre, se reconnaître les vassaux du sultan; mais ils n'étaient pas sûrs du lendemain sous un régime où ils

étaient sans cesse exposés à être les victimes sans appel possible de la brusque fantaisie d'un émir audacieux et avide. Ils étaient si malheureux qu'ils se rapprochèrent alors de Byzance, pourtant bien affaiblie depuis que les Normands de Sicile l'avaient attaquée; ils acceptèrent de nouveau, comme s'ils ne la haïssaient pas mortellement, ses directions, son or et ses titres.

VIII

Voilà de quoi comprendre avec quelle allégresse ils apprirent en 1097 l'approche des Croisés de Godefroy de Bouillon, de Tancrède, de Bohémond et de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse. Ils ne redoutaient rien de ces sauveurs latins, car ils connaissaient leurs frères, ces valeureux Normands, dont ils avaient tant de fois admiré la bravoure au service des Grecs; ils en avaient du reste avec eux plus de 8,000, autrefois confiés par l'empereur à leur chef Philarète; ils estimaient donc, en connaissance de cause, leurs goûts aventureux, leurs formidables coups d'épée, et leur peu d'amour pour les discussions théologiques et pour le prosélytisme religieux. Ils se portèrent avec enthousiasme au devant d'eux pour les guider à travers leurs montagnes et pour les ravitailler de leur mieux.

Ce fut le salut pour les Croisés. Ils arrivaient exténués par la traversée des déserts de la Cappadoce, où ils avaient fait les plus fortes pertes en hommes et en chevaux. Auraient-ils pu, sans les Arméniens, franchir le Taurus, la Cilicie et l'Amanus et arriver, je ne dis pas jusque sous Jérusalem, mais seulement devant Édesse et Antioche? L'histoire, qui ne s'occupe que des faits, ne répond guère à ces sortes de questions conditionnelles. Et pourtant, c'est un fait que les Arméniens de Cilicie et du Taurus accueillirent avec enthousiasme la première armée des Croisés, qui parvint à son but; et c'est un fait aussi que toutes les autres armées, lancées par les Croisés à travers l'Asie Mineure, échouèrent, plus ou moins près du Taurus et de la Cilicie, lorsque les Latins se furent attirés la haine des Arméniens de cette région.

Donc les Francs et les Normands de la première croisade se sentirent réconfortés (et ils l'avouent dans leurs récits) quand ils arrivèrent «en Arménie», comme ils disent. Ils se laissèrent guider par ces coreligionnaires si accueillants; sous leur direction, ils gagnèrent le pays de Marach, ils parcoururent toute la

Cilicie, ils entrèrent dans Édesse et ils se présentèrent devant Antioche. Seulement ces farouches défenseurs de la Croix étaient d'obstinés pillards, qui n'avaient pas l'habitude de respecter le bien de qui ne pouvait le défendre. Ils s'aperçurent vite que les Arméniens, pour être de bons guides, d'excellents pourvoyeurs de leurs approvisionnements et des hôtes particulièrement aimables, n'avaient qu'une force militaire très restreinte; et que leurs compatriotes les Francs et les Normands, depuis longtemps au service de Byzance, puis des princes de l'Arménie, en constituaient la partie la plus solide. L'entente fut vite faite entre tous les Latins, entre les nouveaux venus et ceux qui les avaient depuis longtemps précédés dans le pays; et les Arméniens furent brutalement tirés de leur beau rêve. Le prince d'Édesse fut supplanté, puis mis à mort; les autres chefs de l'Arménie, qui avaient donné leurs filles aux chevaliers latins, durent se retirer dans leurs forteresses les plus reculées dans la montagne, subir la spoliation qui leur était infligée et attendre les événements, le retour du sort et la justice de Dieu.

Du coup, les succès des Latins furent arrêtés net : ils restèrent plus de sept mois devant Antioche; ils n'osèrent plus continuer leur marche en avant par l'intérieur du pays; ils ne se risquèrent à se diriger vers Jérusalem qu'en suivant la côte et après avoir reçu par mer les renforts des flottes italiennes; ils ne parvinrent à la ville sainte qu'en juillet 1099, deux ans presque après le moment où ils étaient arrivés au pied du Taurus et où il leur avait suffi de quelques semaines pour parcourir toute la Cilicie et toute la Syrie du Nord. Il est difficile de ne pas constater quelle grande influence eurent sur le succès et sur la marche des Croisés la présence d'abord, puis l'alliance et enfin l'hostilité des Arméniens du Taurus et de Syrie.

Ces derniers, instruits par l'expérience, s'arrangèrent pour décourager à tout jamais les Occidentaux, définitivement installés en Terre Sainte, de faire venir leurs renforts par le continent, à travers leur pays. Puis ils furent favorisés par diverses circonstances : l'affaiblissement des Turcs, amené par leurs divisions et par le succès de la Croisade, la renaissance de la puissance byzantine, qui gagnait de jour en jour vers eux à travers l'Asie Mineure, et la guerre ouverte qui éclata bientôt entre les Grecs et les Latins d'Orient. Tout cela permit aux Arméniens de reconstituer peu à peu leurs forces, de se faire reconnaître par les

Grecs d'abord une autonomie princière, puis par les Latins un titre royal. Et le nouveau royaume d'Arménie, avec ses villes de Tarse, d'Anazarbe, de Mopsueste et de Sis, manœuvra si habilement entre tous ses ennemis qu'il survécut aux expéditions en Syrie des empereurs byzantins de la dynastie des Comnènes, qu'il assista sans périr à la destruction de tous les États latins de Terre Sainte, et qu'il fut le dernier État chrétien de cette région à disparaître devant les hordes venues de l'Asie centrale.

Entre temps, les Arméniens avaient eu avec les Latins des relations beaucoup plus amicales et plus fécondes qu'elles ne le furent jamais avec les Grecs. Il y avait une grande analogie entre la noblesse militaire des Arméniens, telle que nous avons appris à la connaître plus haut, et la féodalité des chevaliers d'Occident. Les mariages se multiplièrent vite entre leurs maisons; le code des Latins de Terre Sainte devint à peu de chose près celui des Arméniens; le clergé latin sut vivre à côté de l'Église arménienne sans la persécuter comme le faisaient les Grecs; la littérature arménienne put briller alors d'un éclat qui est son principal titre de gloire; enfin les Arméniens se mirent à commercer avec l'Occident et à se répandre dans tous ses ports. Si bien que, quand cette nouvelle Arménie s'effondra à son tour sous les coups de la barbarie asiatique, l'histoire de l'Arménie et sa littérature furent assurées de ne pas disparaître à tout jamais de la mémoire des hommes, grâce aux écrits, à la vie et à la civilisation du royaume à demi latin de l'Arméno-Cilicie.

IX

Quant aux Arméniens, dispersés depuis lors en colonies plus ou moins denses dans toutes les parties du monde et sous les gouvernements les plus divers, ne vivant en groupes importants que dans les pays du Caucase, de l'Ararat et du Taurus, où ils étaient partagés jusqu'à hier entre la Russie, la Turquie et la Perse, incapables jusqu'ici de reconstituer nulle part leur nationalité autonome, ils n'ont perdu ni leur langue, ni leur religion, ni l'amour de leur race, ni leurs espoirs en l'avenir. C'est en vain que les Turcs ont essayé de supprimer la question arménienne en massacrant toute la nation : il reste un peuple arménien, qui

demande à la Société des Nations de le reconnaître, de le délimiter et de le protéger, parce qu'il a bien mérité de l'humanité.

Car il a tenu sa place, et une place honorable, dans l'histoire du monde civilisé; il a résisté aux Arabes et aux Turcs; il a mené pendant des siècles le gouvernement et les armées de Byzance; il a eu sur le sort des Croisades une influence, dont on peut discuter l'importance, mais qui n'est pas niable; il a trouvé le moyen de garder jusqu'à présent une originalité vigoureuse et bien tranchée; enfin, il reste un élément nécessaire et inévitable dans l'équilibre et l'avenir de l'Asie Occidentale.